

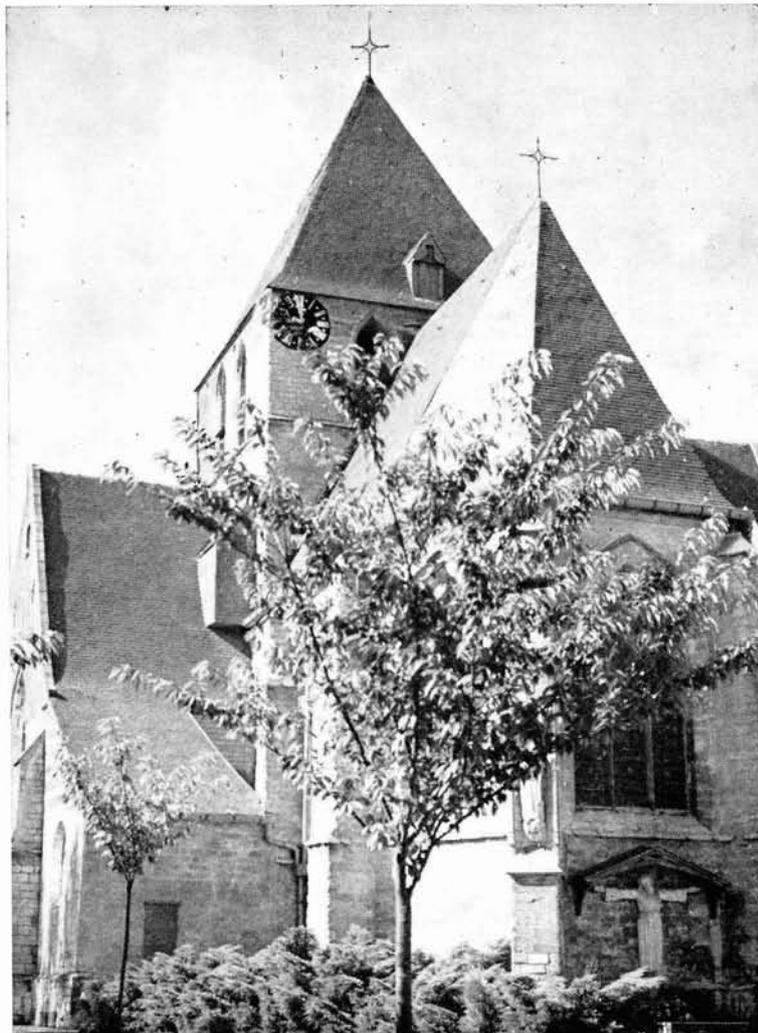
Cercle d'histoire  
d'archéologie et de  
folklore d'Uccle  
et environs



Geschied- en  
heemkundige kring  
van Ukkel  
en omgeving

# UCCLENSIA

Numéro 40



Cliché de la Féd. Tour. du Brabant



## L'USINE DE COTONNADE A STALLE

### Fondation de l'usine

Non loin de la rue de Stalle, en face de la rue Egide van Ophem, se dressait autrefois une ferme portant la date de 1618. Le cadre était champêtre : l'Ukkelbeek y formait un grand étang avant de rejoindre le Gelijsbeek. Sous le régime français on construisit là les bâtiments d'un petit artisanat : une imprimerie de coton.

Nous pouvons reconstituer le travail de l'imprimeur à cette époque. La pièce de coton est disposée sur une grande table couverte de laine pour donner de l'élasticité. On imprime à la planche : le dessin à reproduire est gravé en relief dans une plaque de bois ou de métal. L'imprimeur verse la couleur sur un châssis de laine où un enfant l'égalise avec une brosse. Il y pose la planche à diverses reprises, jusqu'à ce que la gravure soit bien imbibée de couleur, puis il la place sur la pièce de coton et la frappe avec un maillet afin de faire pénétrer le colorant dans le tissu.

Ce genre d'industrie était pratiqué en Belgique dès le commencement du XVIIIème siècle. A partir de 1795, elle fit des progrès rapides : en 1801, on compte dix-huit imprimeries sur coton dans le département de la Dyle, c'est-à-dire la province de Brabant actuelle. D'après la carte de Wautier (env. 1810), la fabrique de Stalle appartient à "Koeyvoet et compagnie". Quinze à vingt ouvriers y travaillent en 1813 et le propriétaire est alors Antoine de Genst.

### Thomas et John Ratcliffe Wilson

Vers 1825, l'usine passe aux mains de John Ratcliffe Wilson. C'est surtout grâce à son frère, Thomas Wilson, qu'elle devait devenir une entreprise considérable.

Thomas Wilson était un négociant anglais habile et entreprenant. Or, d'après le privilège de la Compagnie des Indes, les sujets anglais ne pouvaient commercer dans les mers de l'Orient avec des navires de moins de 350 tonneaux ; aussi, le commerce était-il à peu près nul en dehors du monopole de la compagnie qui ne fut aboli qu'en 1831. Wilson résolut de créer un commerce régulier avec les possessions coloniales des Pays-Bas en utilisant des navires d'un tonnage au-dessous de 350 tonneaux mais battant pavillon hollandais. Il mit ce projet à exécution avec succès de 1821 à 1825, année où fut mis en vigueur un nouveau tarif qui frappait d'un droit de vingt-cinq pour cent les produits manufacturés de l'Angleterre importés à Batavia (Java). C'est alors que Thomas Wilson vint organiser en Belgique deux établissements ultra-modernes, à Halle et à Uccle, pour la fabrication, l'apprêt, l'impression et la teinture des étoffes de coton destinées à Java. Le nom de Wilson s'inscrit avec ceux de nombreux pionniers anglais qui vinrent tenter leur chance sur le continent : Waddington, Job Dixon, James Jackson en France ; James Cockerill, William Mulvany en Allemagne ; Norman Douglas, Edward Thomas dans l'Empire autrichien et surtout John Cockerill, en Belgique.

Thomas Wilson apporta un soin tout particulier à son usine d'Uccle. Au début, il faisait venir d'Angleterre les mécaniques nécessaires au travail du coton, et ce, en contrebande, car l'exportation des plus ingénieuses inventions anglaises, en particulier les machines textiles, était interdite jusqu'en 1842 ! On établit une machine à vapeur pour fournir la force motrice à la fabrique en 1826. La même année, John Wilson demande au Conseil communal de faire élargir le chemin (actuelle rue de Stalle), reliant l'usine de cotonnade à la chaussée d'Alseberg. Il estimait nécessaire de porter cette voie à une largeur de 3,85 m et d'y construire cinq ponts de maçonnerie car le sol s'effondrait par temps de pluie. Le Conseil communal refuse, lui suggérant d'utiliser la Cauterstraet (actuelle rue Egide van Ophem) qui aboutissait également à la chaussée d'Alseberg. Ce chemin avait une largeur réglementaire de 2,40 m qui n'était pas respectée par les riverains. La Commune s'engagea à rétablir cette largeur, à condition que Wilson aménage à ses frais la partie de la route située près de l'usine ( ! )

En 1827, Thomas Wilson voyage en Angleterre et perfectionne ses installations. On réalisait surtout, à Uccle, le blanchiment et l'apprêt des toiles de coton. La "Société de Commerce" (Nederlandsch Handel Maatschappij), fondée en 1824 par le Roi Guillaume Ier pour ranimer les échanges commerciaux et servir de liaison entre l'industrie manufacturière et les marchés d'Outre-Mer, força ses clients à adresser leurs commandes à Wilson. Il centralisa ainsi les envois pour les colonies. Si l'on en croit la gravure qui nous est conservée et que reproduit le dessin ci-après, l'usine de Stalle était vraiment fort importante.

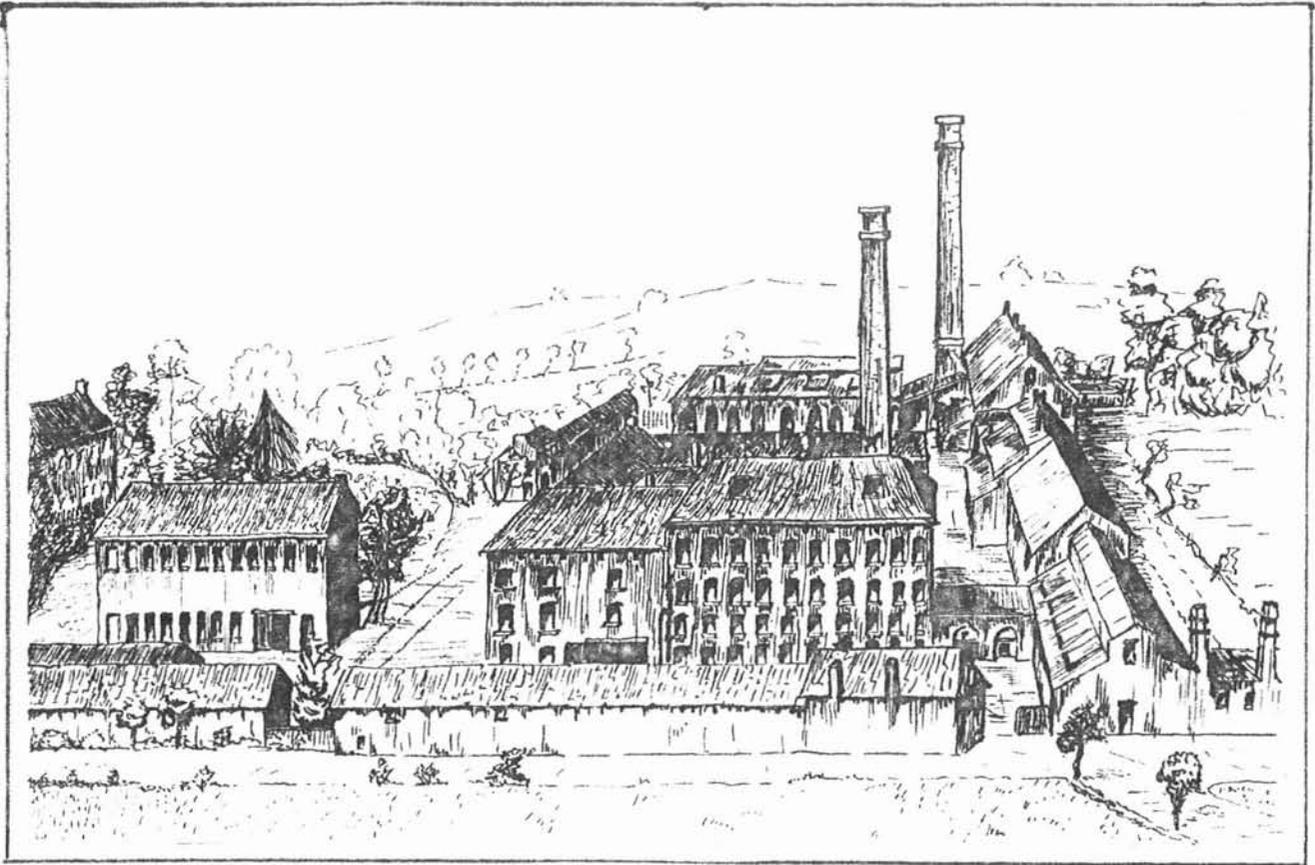
#### La Révolution Belge

Une grande machine à vapeur, commandée à Cockerill, devait être livrée à la fin de l'année 1830, mais, hélas, le sort en décida autrement.

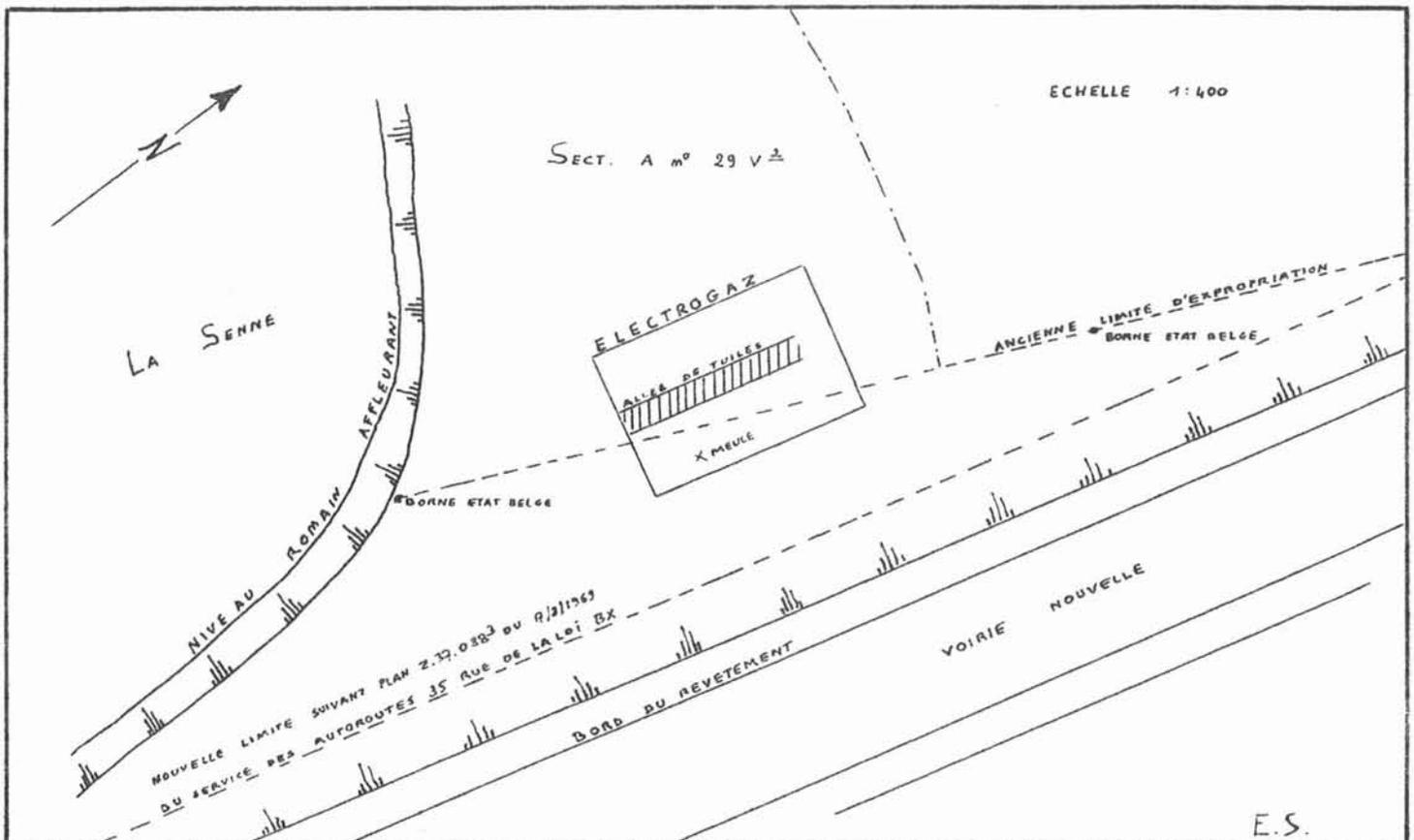
Au début de la Révolution belge, le jeudi 26 août, les émeutiers bruxellois détruisirent un bon nombre de manufactures : celle de Basse à Terre-Neuve, celle de Bosdevex à Forest, celle de Rey à Anderlecht. Thomas Wilson réussit à écarter le peuple de son usine de Halle, mais vers huit heures du soir on pilla la maison de son frère John à Uccle et on incendia la manufacture. Le récit détaillé de cette affaire se retrouve dans un des livres écrits plus tard par Thomas Wilson : "England's Foreign Policy or Gren-Whigs and Cotton-Whigs with Lord Palmerston's Pet". Belgian constitution of Catholics and Liberals".

Monsieur Abraham Meyer, l'un des directeurs du comptoir de Batavia, était venu consulter Thomas Wilson en vue d'intensifier son commerce avec Java. Par un hasard extraordinaire, le soir du 25 août, ils allèrent assister au théâtre à la représentation de "La Muette de Portici", opéra devenu célèbre qui décrit la révolte du peuple napolitain contre la tyrannie espagnole, sous la conduite de Massaniello. Voici, en traduction française, comment Wilson raconte les événements qui suivirent.

"En quittant le théâtre, nous ne pouvions que difficilement percer la foule où on lançait des chapeaux en l'air en hurlant. Une centaine de



L'usine de Stalle



Le site romain de la Lampe (voir Ucclesia n° 33)

voix criaient "Vive Massaniello ! à bas les tyrans ! ". Je pouvais distinguer beaucoup d'accents français car, dans l'excitation, ils imitaient les acteurs de manière si particulière qu'on ne pouvait s'y méprendre. Comme j'habitais à l'extrémité sud de la ville, j'avais quitté le voisinage du théâtre et méditais sur les événements du soir. Hélas ! c'était la dernière nuit de paix que je devais avoir, pour des années ; en effet, à six heures, mon valet de chambre frappa à ma porte pour me dire qu'un ami avait demandé de me prévenir qu'on se battait à la place du Sablon. J'étais à peine dans la rue que j'appris qu'on avait pillé les armureries et que la racaille avait incendié la maison de la police principale ou gendarmerie. Ces vols me donnèrent matière à de sérieuses appréhensions. Cependant, j'appris que le commandant de la ville était entrée en négociation avec les émeutiers et qu'une députation devait être envoyée à La Haye avec une liste des revendications du peuple belge. En visitant les clubs, on pouvait remarquer l'air sombre des membres, mais on ne dit pas grand'chose, sauf que l'armée devait rester dans le parc et la ville haute et que toute licence était laissée à la populace de former des assemblées, battre les tambours et s'armer. A deux heures, je fus informé, par exprès, que le peuple, échappé de la ville, avait attaqué et brûlé plusieurs usines et qu'il y avait grand danger pour les installations de Halle. Je partis et arrivai rapidement sur les lieux. Ils avaient incendié l'imprimerie de Bodereaux (1) et Rey à Forest et ils étaient dans la rue, poussant des cris de vengeance contre les Anglais anti-catholiques. Que fallait-il faire ? On avait arrêté le travail. Les ouvriers étaient rentrés chez eux et toute résistance était impossible. C'est pourquoi, je formai le dessein de gagner à ma cause les meneurs, qui étaient Français. Je m'attendais à ce que de l'argent puisse les amadouer. On envoya en députation les gens qui gagnaient les plus hauts salaires et je me réjouis de les voir revenir avec deux meneurs. Nous conclûmes l'accord que les installations seraient épargnées pour 2.000 francs ; mais, à cet endroit, on n'avait besoin d'argent qu'en fin de semaine et tout ce que nous pouvions rassembler, c'était 800 francs. Cependant, je m'arrangeai pour leur donner un chèque de 1.200 francs sur la banque de Bruxelles. Nous continuâmes malgré tout à mettre les biens et les livres hors de portée ; les choses restèrent calmes deux heures environ, quand les serviteurs vinrent en criant que la populace pillait la maison de mon frère. Nous allâmes jusqu'en vue de la maison et l'indignation que je ressentis alors fait encore trembler mes doigts, après vingt-deux ans. Les hurlements, le bris des vitres d'une des plus belles serres de la région, pleine de plantes exotiques et de fleurs, étaient horribles ; tout fut saccagé, saccagé. La populace avançait. Nous fûmes obligés de fuir vers les terrains plus élevés, car les installations étaient dans la vallée. Là, je fus témoin de la destruction d'une des premières et des plus rentables usines de coton du monde. Je l'avais portée à un tel degré de perfection, après une réalisation pénible, et un travail de conception plus pénible encore, qu'elle me rapportait du dix mille par an. Quand je vis les flammes s'élever, personne ne put penser que je pleurais. Non, mes nerfs étaient si tendus par la haine que mes doigts faisaient couler du sang à la paume de mes mains. Je fus brisé, malgré la remarque d'un homme qui se tenait avec nous "Vous voyez la récompense que vous avez à former vos ouvriers". N'était-ce pas une expérience de la méchanceté des hommes et de l'ignorance aveugle ? "

(Voir réf. 11)

---

(1) Il faut lire Bosdevex.

Pour comprendre ces événements tragiques, il faut rappeler que le prolétariat en 1830 était dans la misère. L'hiver avait été désastreux. Les salaires étaient beaucoup plus bas qu'en Angleterre. Les impôts devenaient fort lourds. De plus, en août 1830, certaines industries subissaient un ralentissement de leurs activités, à cause même de leur développement trop rapide qui entraînait une surproduction. Les émeutiers étaient motivés par la haine de l'automatisation, synonyme, dans leurs esprits de licenciement.

Le 4 septembre 1830, Wilson informe le Gouverneur de la Province, Vanderfosse, qu'il a continué à payer leur salaire aux ouvriers qu'il ne pouvait plus employer, vu l'état de son usine, mais il réclame un secours rapide" ... les transactions commerciales se trouvant paralysées dans ce moment et plusieurs dépenses à faire pour ma fabrique étant d'une nécessité urgente". Les dégâts ne furent payés que 13 ans plus tard !

#### 1830 - 1934

Après la création de l'Etat belge, l'industrie d'imprimerie sur coton subit une crise grave à cause de la perte des colonies hollandaises. Sur quinze fabriques qui existaient à Gand, il n'y en avait plus que neuf en 1839 ; dans le reste du pays, six sur onze avaient disparu. C'est dans ces circonstances que l'usine de Stalle passe à Charles Verhulst, devenu plus tard bourgmestre d'Uccle (1860-1861). Il réussit à donner un nouvel essort à la manufacture puisqu'en 1840, il ajoute à son exploitation une machine pour l'impression d'indiennes et un an après, une nouvelle machine à vapeur. A partir de 1868, l'usine de Stalle fut exploitée par la "Société anonyme de Stalle pour le blanchiment et l'impression des tissus". En 1880, on y dénombre 196 ouvriers et employés, contre 232 en 1896 et 311 en 1910. Le Chimiste Adolphe Dietz gérait l'entreprise lorsqu'elle remporta, à l'exposition de Paris de 1889, le premier grand prix international avec une pièce de style Pompadour. Il y avait alors à l'usine dix chaudières et dix moteurs à vapeur. Cependant, en 1896, la Belgique ne compte déjà plus que trois manufactures d'impression sur étoffe. Après la guerre 1914-1918, la fabrique d'Uccle a périclité. Sa dénomination devient "Société anonyme de Stalle" tout court, en 1920. Elle fusionne en 1929 avec la société cotonnière de Gand-Zele-Tubize, sans succès d'ailleurs, car sa liquidation est clôturée cinq ans plus tard.

Aujourd'hui, sur l'emplacement de l'ancienne usine se dressent les bâtiments de l'Oréal, 161, rue de Stalle. Rien ne rappelle les grands bâtiments élevés par les Wilson. C'est pourtant bien ici que la révolution industrielle s'introduisit à Uccle pour la première fois.

E. SONVEAUX.

#### REFERENCES

##### A. Renseignements historiques sur l'impression de coton en Belgique

- (1) VAN BEMMEL (Eugène) "Patria Belgica, encyclopédie nationale ou exposé méthodique de toutes les connaissances relatives à la Belgique ancienne et moderne" Troisième partie - 1875 - pp. 218-220.

- (2) DECHESNE (Laurent) "Histoire économique et sociale de la Belgique depuis les origines jusqu'en 1914" - 1932 - p. 368.
- (3) DEMOULIN (Robert) "Guillaume Ier et l'économie belge", extrait de la revue "Le Flambeau" - septembre 1938.
- (4) GUYOT (Y.) ; RAFFALOVICH (A.) "Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque" article "tissus imprimés", tome II - 1901 - pp. 1505-1508.
- (5) POSTAN (M.) ; HABAKKUK (H.J.) "The Cambridge economic history" volume VI - 1966 - p. 376, 377.

#### B. Renseignements sur l'usine de Stalle

- (6) WAUTERS (A.) "Histoire des environs de Bruxelles" Tome III - 1955 - p. 645
- (7) DEMOULIN (Robert) "Guillaume Ier et la transformation économique des Provinces belges (1815-1830)" - 1938 - p. 255.
- (8) DEMOULIN (Robert) "Les journées de Septembre 1830 à Bruxelles et en province. Etude critique d'après les sources". - 1934 - p. 94.
- (9) BUFFIN (Camille, baron) "Documents inédits sur la Révolution belge" - 1910 - p. 27.
- (10) WILSON (Thomas) "De l'influence des capitaux anglais sur l'industrie européenne, depuis la révolution de 1688 jusqu'en 1846" Nouvelle édition - 1869 - p. 180.
- (11) WILSON (Thomas) "England's Foreign Policy or Gren-Whigs and Cotton-Whigs with Lons Palmerston's Pet. Belgian constitution of Catholic and Liberals" - 1852 - pp. 114-116.  
 Qu'il me soit permis d'exprimer ici mes remerciements à Monsieur Luc Meulemans, Régent en Langues germaniques, qui m'a aidé de ses conseils, pour la traduction du passage repris plus haut.
- (12) GILISSEN-VALSCHAERTS (S.) ; MARTIN (L.) ; HANOTIAU-VENKEN (E.) ; PETIT (S.) "Une commune de l'agglomération bruxelloise, Uccle ; géographie humaine, histoire contemporaine, enquête sociographique, étude socio-biométrique" - 1962 - pp. 126, 199-200, 262.
- (13) QUIEVREUX (Louis) "Notre belle commune d'Uccle" - 1962 - p. 88, 89.

---

#### LOUIS XI DE FRANCE EN BRABANT

Taillé dans un des piliers du choeur de l'église Notre-Dame de Hal, un mausolée minuscule sur lequel repose un gisant miniature en marbre noir, porte cette inscription en latin : "Ici repose Joachim, Dauphin de France, fils de Louis XI, qui mourut en l'an 1460".

Par quel hasard le petit dauphin fut-il enterré à Hal, en Brabant, ville qui n'appartint pourtant jamais à la couronne de France ?

C'est tout un roman.

Louis XI, l'aîné des treize enfants de Charles VII le Bien Servi et d'Isabeau de Bavière, vécut cinq ans chez nous, de 1456 à 1461, en "bannissement volontaire". En vérité, il avait fui devant la colère de son père qu'il haïssait.

Le dauphin Louis éprouvait un grand dédain pour la vie mondaine que menait le roi, son père, depuis que Jeanne d'Arc avait proclamé qu'il était "vray héritier de France et fils de Roy" et l'avait conduit à Reims où eut lieu le sacre le plus émouvant de l'histoire.

Louis reprocha à son père sa faiblesse à ne pouvoir gouverner le pays politiquement, ainsi que de gaspiller l'énergie, qu'il devait à la France, auprès des dames de la cour au milieu desquelles trônait la célèbre Agnès Sorel, immortalisée par Jean Fouquet. Un jour, ne lui avait-il pas, au cours d'une fête au château de Chinon, abimé son joli visage d'une magistrale paire de gifles ! Aussi, quand Agnès mourut, à peine âgée de 28 ans, le bruit courut que Louis l'avait fait empoisonner.

Après avoir tenté de renverser son père du trône de France, par la voie des armes, Louis comprit qu'il avait été un peu loin. Ne se sentant plus en sécurité sur le sol français, il chercha son salut dans la fuite, passa la frontière et arriva à Louvain au début du mois de septembre 1456. Il y fut salué par une délégation du Duc Philippe de Bourgogne, son oncle, qui lui offrit le vin d'honneur.

Quelques jours plus tard, il se rendit à Bruxelles, au palais du Coudenberg, où l'attendaient Isabelle de Portugal, épouse du Duc absent et Isabelle de Bourbon, Duchesse de Charolais, qui venait d'épouser le futur Charles le Téméraire.

Louis détestait le faste et l'étiquette ; sa mise, trop simple pour un fils de roi, n'avantageait guère sa personne et ses vêtements démodés contrastaient étrangement avec les somptueuses toilettes des deux duchesses et l'élégance des dames et des gentilshommes de la Cour de Bruxelles.

Philippe le Bon offrit comme résidence à Louis, le château de Genappe, aujourd'hui complètement disparu et lui assigna une rente de trente six mille florins. Le dauphin passa le temps en chassant, coiffé sans doute du curieux petit chapeau de feutre "cloche" avec lequel il est représenté sur la médaille de Francesco Laurana et en intrigant, car il ne cessa jamais de conspirer contre son père.

Pour mieux connaître celui qui, plus tard, deviendra son rival, Louis profita de chaque occasion pour s'approcher du Duc de Charolais ; il lui fit mille gentillesses et l'assura de son amitié. Sa parole, plus séduisante que sa personne, se plaisait à tromper. Louis était d'avis que la suprématie de la France n'était possible qu'aux côtés d'une faible Bourgogne, il faudrait donc, une fois devenu roi, briser la puissance bourguignonne. A présent, il épie tout ce qui se passe à la cour de Bourgogne, sonde celui auquel il fait semblant d'offrir son

amitié pour mieux pouvoir le toucher plus tard ; il ne l'a d'ailleurs pas épargné.

Le 13 février 1457, la Duchesse de Charolais mit au monde une petite fille et Charles le Téméraire demande à Louis d'être parrain. Au baptême de Marie de Bourgogne, Louis se souvint, tout à coup qu'il avait laissé une épouse en France et que la continuité de la monarchie n'était pas assurée. Il la pria de venir le rejoindre aux Pays-Bas et Charlotte de Savoie, avec laquelle il s'était marié en 1451 contre la volonté de son père, vint partager l'exil de son mari au château de Genappe. Ils y vivaient très simplement.

Le 17 juillet 1459, la Dauphine donna naissance à un fils qui fut baptisé dans l'église paroissiale de Genappe et Philippe le Bon, l'heureux parrain, porta lui-même le royal filleul jusqu'au château. Hélas, en décembre de la même année, le petit dauphin mourut et fut enterré dans le mur de la basilique de Hal.

Le 22 juillet 1461, Charles VII meurt à son tour. Persuadé que son fils Louis cherchait à l'empoisonner, il refusa toute nourriture et rendit l'âme à peine âgé de 58 ans.

Quand Louis apprit la mort de son père, il fit dire une messe à sa mémoire, plia bagages et repassa la frontière oubliant dans sa hâte d'avec sa femme et de prendre congé personnellement de la Cour de Bourgogne qui lui avait donné l'hospitalité pendant cinq ans. Charlotte de Savoie dut emprunter un équipage à la Duchesse de Charolais, pour pouvoir rejoindre son mari. Elle quitta Genappe avec sa fille Anne, la future régente Anne de Beaujeu, née quelques mois plus tôt dans le vieux château brabançon et arriva à Reims le 15 août, où elle eut l'occasion d'assister au sacre de son époux.

Louis XI offrit à la basilique de Hal un ostensor en argent, partiellement doré, en souvenir de son passage en Brabant.

Le trésor se trouve dans la merveilleuse crypte en-dessous du choeur de la basilique. Exposé dans une des vitrines aménagées le long de la paroi, l'ostensor du roi de France, judicieusement éclairé, apparaît dans toute sa splendeur.

Lydia VAN RIET.

#### COURT HISTORIQUE SUR LE VILLAGE DE DROGENBOS

Nous complétons ci-après, l'article de notre collaborateur, Henry de PINCHART, paru dans notre précédent bulletin.

#### Curés de Drogenbos

1923-1949 : Auguste de Bremacker  
 1949-1958 : Bartholomeussen  
 1958-19.. : Henri Fineau.

Les vicaires

- François Van Genechten
- Kees Van de Broek
- Frans Simon
- Fernand Goossens
- Emiel Verbruggen
- Paul Beyens.

Enseignement

- 1885-1885 : Eugène Failon
- 1885-1917 : Victor De Ceuster
- 1917-1937 : Pierre Jacobs
- 1937-1948 : Edgard Haccuria
- 1948-1958 : Charles Lamarche
- 1958-1970 : Jean-Léopold Van der Oost
- 1970 - Jozef Smolders.

Les maieurs

- 1931-1946 : Emile Van Leeuw
- 1946-1962 : Henri Sleewaegen
- 1962-1964 : Pierre Kestemont
- 1964- Jean Clameyn.

ONZE BIBLIOTHEEK

We ontvingen onlangs de verzameling van de jaren 1970 en 1971 van het Nederlands tijdschrift van het Gemeentekrediet van België.

NOUS AVONS LU

- La revue "Habiter" éditée par l'Institut National du Logement vient de publier le "plan directeur d'Uccle" établi par les "Architectes et Urbanistes Associés" (A.U.A.). Nous nous proposons de revenir plus longuement sur cet important document.

- La revue "Brabant" (5-1971) a publié un article de notre Vice-Président, M. MAZIERS, intitulé "Folksongs de notre Brabant", consacré au groupe "De Vlier" que nous avons eu le plaisir d'écouter il y a un peu plus d'un an.

DEMOLITIONS

Le château dit "Cheridreux", avenue Circulaire, vient d'être démoli.

MEIGEMHEIDE

Nous venons d'apprendre qu'on se propose d'ouvrir une sablière de 30 Ha dans cette zone, qui est une des plus pittoresques de notre région. Il va sans dire que nous avons déjà protesté très vigoureusement contre cette tentative de destruction d'un site incomparable et faisons appel à tous nos amis pour qu'ils nous aident à repousser cette incroyable atteinte à nos beautés naturelles.